

La fin de la cure et le transfert de travail

Costantino Gilardi

La question qui s'est présentée à moi durant la préparation de ces journées et qui, à mesure que j'avais dans ce travail, m'est apparue plus évidente, je la formulerais ainsi : il ne peut être pour nous question de répéter Freud et Lacan mais, tout en passant par leurs signifiants, de rendre compte du réel de la cure, de mordre sur ce réel, sur le réel du lien social, cherchant à trouver une réponse, une issue au symptôme et au symptôme social.

Je vous proposerais de reprendre rapidement quelques signifiants freudiens et lacaniens à propos de la « fin de la cure ». Dans un écrit bien connu de la fin de sa vie, de 1937, *Analyse terminable et analyse interminable*, Freud soutient que toute analyse rencontre un roc indépassable, le roc de la castration, et que donc une analyse peut être considérée comme finie quand le sujet est conduit jusqu'à ce roc originel. Il suffirait de cet adjectif pour situer le registre de la butée freudienne. Freud met l'accent sur un **terminable** — terminable dans la mesure où le sujet est conduit jusqu'à ce roc de la castration — et sur un **interminable** — dans la mesure où ce roc est indépassable — tout en laissant en suspens un point idéal d'arrivée. C'est ainsi que Freud en 1937 définit ce roc indépassable : « quelque chose de commun aux deux sexes a été forcé par la différence des sexes à se modeler dans l'une ou dans l'autre forme d'expression ». Les deux termes en correspondance réciproque sont : l'envie du pénis et l'aspiration à posséder un organe génital masculin pour la femme d'un côté, et de l'autre, pour l'homme, la rébellion contre sa position passive féminine vis-à-vis d'un autre homme. Et il ajoute un peu après : « Comme l'on voit, dans les deux cas, c'est ce qui concerne le sexe opposé qui succombe au refoulement ». Il cite Ferenczi, sur lequel je reviendrai, et considère très ambitieuse la position de ce dernier qui, dans une conférence de 1927, affirme que ces deux complexes — ce sont ses termes — devraient pouvoir être dépassés.

Pour situer la reprise que fait Lacan de cette question nodale de la fin de la cure, que pour ma part, j'ai repéré comme un terme central qui tra-

verse ces journées, je reprendrai brièvement les signifiants majeurs de l'élaboration de Freud.

La première conception de la cure, comme l'on sait, au temps de son travail avec Breuer sur l'hystérie, est liée à la constatation que les patientes souffrent de réminiscences. Et c'est grâce au langage, dans la cure, que l'affect peut être abrégé. En 1914, dans l'article « Refoulement, répétition et perlaboration » — perlaboration que je traduirais, pour ces journées, par **travail** —, Freud insiste sur la violence, sur la force d'une poussée qui contraint à dire, faire ou penser quelque chose à quoi le sujet ne peut s'opposer. Le sujet est soumis à cet automatisme. Le travail de la cure permet au sujet, dans le transfert, de se souvenir. Le souvenir vient à la place du refoulement, de la répétition ; par la suite, l'accent est mis sur la résistance et, par conséquence, la cure accentuera l'interprétation de la répétition dans la mesure où elle est un effet de la résistance et fait obstacle à la levée du refoulement.

Ensuite, dans « Au-delà du principe de plaisir » (1920), Freud reconnaît l'existence, dans la vie psychique, d'un automatisme de répétition au delà et il dit : « L'inconscient n'oppose aucune résistance au travail de la cure ; l'inconscient ne résiste pas, il insiste ». Et il ajoute : « Au delà du principe de plaisir, une force, l'automatisme de répétition apparaît plus originelle — il retourne à ce terme — plus élémentaire, plus pulsionnelle que le principe de plaisir qui est mis de côté. Au delà du principe de plaisir et au delà de la signification, au delà de toute rationalité ». Il n'est plus question alors de lever complètement le refoulement, il y a un refoulement que l'analyse ne pourra plus éliminer et sur lequel la cure ne pourra avoir aucun pouvoir.

La répétition, dans l'élaboration freudienne de ces années, marque l'échec d'un idéal optimiste de la cure. Ce qui était résistance du patient ou erreur dans la conduite de la cure, devient échec fondamental et indépassable et — il est important de le souligner — échec sexuel, puisqu'il s'agit du roc de la castration. Freud est

contraint aussi de reconnaître la nature fantasmatique du trauma et en tire la conséquence qu'il n'est pas nécessaire de tenir compte de la différence qui existe entre réalité et fantasme. Et il dit : « *Que ces événements soient réels ou imaginaires, le résultat est le même* »...

À partir de ces élaborations freudiennes, Lacan reprend la question de la fin de l'analyse et introduit l'objet *a*, l'Autre, la formule du fantasme. Une analyse se terminerait alors quand le sujet aurait pu repérer dans la cure le fantasme qui soutient son désir. Ce ne serait pas là aller très au delà de la solution freudienne, celle du roc de la castration ; on risquerait d'en rester à une castration imaginaire là où on attendrait une castration symbolique. Afin que l'analyse ne trouve pas ici un point d'arrêt et qu'elle ne s'éternise pas, Lacan reprend la question introduite par Freud avec la castration, comme renoncement de l'analysant à cette croyance et à cette certitude qui lui ont permis d'entreprendre la cure et qui ont été le support du transfert. Un renoncement à la croyance que le lieu de l'Autre est habité, que quelqu'un occupe la place de l'Autre. L'analysant est conduit à accepter la destitution du sujet supposé savoir, dont nous ont parlé Marie-Madeleine Chatel, Patrick De Neuter et Claude Landman, et il est conduit aussi à accepter que celui auquel ont été adressées ses plaintes n'existe pas, accepter que l'Autre est un lieu constitué par l'ensemble des signifiants, qu'il n'est supporté par aucun sujet. Ce renoncement ne va pas de soi, n'est pas sans difficulté pour l'analysant, il peut « céder », refuser ce défaut radical dans l'Autre, l'absence d'une référence ultime qui puisse l'écouter, accuser réception de sa souffrance ou y compatir. Ce type de renoncement, dans son mouvement même, concerne naturellement aussi l'analyste et c'est dans cette perspective que j'ai proposé le thème de la fin de la cure.

Ce n'est pas par hasard que Lacan a affirmé qu'il n'y a résistance que de l'analyste, en nous soulignant ainsi que l'analyste peut avoir lui aussi difficulté à renoncer à occuper le poste du sujet supposé savoir, ou, pour le dire autrement, avoir difficulté à occuper le poste qui devrait être le sien au terme d'une analyse, une place vide, celle du rien.

La fin de l'analyse devrait permettre, à qui veut y arriver, d'entrer pour un temps dans le discours que Lacan a appelé le discours psychanalytique. Charles Melman nous dit dans ses *Nouvelles études sur l'hystérie* : « *Mis en position Autre, le sujet reçoit de a son message : nul Père ici à invoquer ni à aimer, nul regard à fasciner, pas d'instance propre à s'émouvoir, rien que ce trou désespérément vide : inutile non plus de vouloir s'y jeter si personne ne vous y attend* ».

Si le parcours d'une analyse peut ou devrait amener le sujet jusqu'à ce point de désêtre, — que Lacan à un certain moment a nommé traversée du fantasme —, et permettre au sujet de

reconnaître la place de l'objet de façon qu'il puisse déchoir, cette chute ne pourra être que momentanée, pour un temps, avant que l'objet et le fantasme ne reviennent fonctionner comme animateurs du désir. L'analyse ne change pas notre propre fantasme ni ne nous en libère une fois pour toutes, mais peut nous permettre d'en être un peu moins victimes et d'avoir un peu plus de jeu par rapport à lui, de façon à ce qu'il n'ait plus ce caractère prescriptif. Inutile alors de s'en faire le héraut ou le messager s'il n'y a aucun sujet dans l'Autre, l'Autre est irrémédiablement vide, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a aucune référence ultime, aucun Autre à faire jouir, ni aucun Autre pour qui faire des sacrifices.

J'arrive à mon second signifiant, seulement pour proposer quelques axes. « *Si quelqu'un se réclamant de moi " Il n'y a pas de rapport sexuel " prétendait qu'on ne doit pas avoir de relations sexuelles, que celui-ci soit collé* », disait Lacan. Si quelqu'un disait que, puisqu'il n'y a pas d'Autre à faire jouir ou pour lequel faire des sacrifices, il n'est pas nécessaire de travailler, moi je dirais : « *Qu'il soit collé* ». Si nous voulons être aimés de l'Autre, nous devons continuellement nous donner de la peine et c'est pour cela que nous avons avec le travail des rapports si étranges, un érotisme lié au travail, ou des difficultés, des impasses si sensibles qui sont le lot de nos névroses.

Les difficultés concernant le travail sont souvent une composante de la névrose liée à notre rapport particulier à l'Autre. Plusieurs parmi nous savent combien Lacan travaillait — moi-même j'ai pu le constater et j'ai eu des témoignages très précis de ses élèves directs —, on pourrait même parler d'un véritable acharnement. Indéniablement, Lacan a réussi à en mettre plusieurs au travail et, choses encore plus singulière, à mettre au travail les analystes.

Charles Melman abordera spécifiquement la question du transfert de travail. Dans le propos initial de cette matinée, je veux l'introduire d'un point de vue particulier : un transfert de travail est-il possible entre membres de différents groupes et de formation différente ? et de quel type ?

Vous comprenez que sont évoquées entre les lignes les questions de la nomination et de la reconnaissance à l'intérieur du mouvement analytique. Nous savons comment Freud a tenté de régler cette question et comment Lacan s'y est essayé, notamment en introduisant la passe. Y a-t-il d'autres issues possibles ? Vous serez d'accord avec moi que cette question concerne la fin de l'analyse.

La possibilité d'un mouvement entre groupes issus de l'École freudienne de Paris et non, nous concerne dans l'actualité de ces journées romaines. La possibilité de travail entre

membres de différents groupes passe à travers la non forclusion de l'Autre, de la catégorie du grand Autre, que Lacan nous a apportée.

C'est le propre de toute minorité, de quelque type qu'elle soit, d'opposer à la catégorie de l'étranger seulement celle du semblable et je relirai ainsi certaines choses que nous a apportées Muriel Drazien concernant le rapport de Freud à Rome.

L'envie d'aller à Rome et les impasses qu'il y a rencontrées ont permis à Freud d'articuler quelque chose du rapport entre étranger et semblable où, pour le reprendre différemment avec Lacan, quelque chose du grand Autre et du petit *a*. C'est souvent le propre d'une minorité d'opposer la catégorie de l'étranger à la catégorie du semblable excluant le grand Autre, le grand Autre étant ce qu'il y a de plus lointain et en

même temps de plus intime. Comme vous le savez, à propos de la fin de la cure, les thèses de Balint et de Ferenczi ont eu un poids particulier. Dans le rapport entre Freud et Ferenczi, ce qui frappe le plus est que ce qui les a étroitement liés, les a ensuite radicalement séparés, précisément du fait du manque d'une catégorie tierce ; de ce fait, le rapport duel, imaginaire, n'a pu que devenir persécuteur.

Ce que j'ai voulu vous proposer est tout particulièrement marqué par l'enseignement de Lacan en 1953, année du séminaire sur *Les Écrits techniques de Freud* et du Discours de Rome. Tout l'effort de Lacan en cette année a été celui d'introduire la catégorie du symbolique dans une pensée psychanalytique — du fait de certaines raisons historiques bien précises — engluée dans un excès d'imaginaire : ce qui peut, peut-être, encore nous concerner.

